

LES DEUX CLYTEMNESTRE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Rémy POIGNAULT (Tours)

A quelque huit années d'intervalle, Marguerite Yourcenar emprunte deux fois au mythe grec le personnage de Clytemnestre, dans des œuvres d'importance, en 1935 ^[1] quand elle écrit *Feux*, avec "Clytemnestre ou le Crime", alors qu'elle se trouve en mer Noire puis à Athènes ^[2], sous le coup d'une "crise passionnelle" ^[3]; et en 1943, quand elle compose dans l'île des Monts-Déserts *Electre ou la Chute des masques*. Le déplacement du centre d'intérêt de Clytemnestre à Electre est déjà en soi révélateur, mais les modifications vont au-delà du simple changement de point de vue qui fait passer Clytemnestre du rang de protagoniste à celui de personnage secondaire; en effet elle est comme métamorphosée.

Nous voudrions faire entrevoir ici comment l'auteur se réapproprie dans les deux cas le mythe pour le rendre porteur de significations nouvelles, et mettre l'accent sur les différences qu'on peut observer entre les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar en les considérant dans leurs rapports avec leurs enfants, leur amant, leur mari. Mère, amante, épouse, telle nous semble être la trinité sous laquelle apparaissent tour à tour, voire conjointement, les deux personnages yourcenariens, puisque aussi bien, à la différence de la trilogie d'Eschyle, elle ne prend guère figure de reine remplie du désir de gouverner ^[4].

[1] *Feux*, "Préface", p. 9. Toutes nos références à *Feux* sont faites d'après l'édition Gallimard, Paris, 1974.

[2] "Chronologie", in *Œuvres romanesques*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1982, p. XIX.

[3] *Feux*, *ibid.*

[4] Sur le "caractère viril et dominateur" de Clytemnestre dans *Agamemnon* et *Les Choéphores*, cf., par exemple R. AELION, *Euripide héritier d'Eschyle*, II, Paris, 1983, pp. 269 sq. Sur le traitement du mythe d'Electre dans la littérature moderne on consultera, bien sûr, avec profit l'ouvrage de P. BRUNEL, *Le*

La mère

Dans *Feux*, Clytemnestre n'est en aucun cas une mère, la passion amoureuse estompant la maternité qui n'en est qu'une sorte de sous-produit. Si elle éprouve quelque satisfaction à se sentir grosse des œuvres d'Agamemnon :

Il m'était doux, alourdie par le poids de la semence humaine, de poser les mains sur mon ventre épais où levaient mes enfants (p.177),

c'est pour mieux exprimer son acceptation sans limite de sa condition de femme totalement vouée à son époux. Etre mère n'est pour elle qu'un mode de l'amour absolu. Ses enfants n'ont pour elle d'importance que par rapport à Agamemnon. Oreste – dont le nom propre, d'ailleurs, non plus que celui d'Iphigénie, n'est utilisé – n'est qu'un reflet de son père : lui qui, dans certaines versions de la légende, est présenté comme un être faible, se voit réduit ici à l'inconsistance, non plus en raison de ses propres insuffisances, mais à cause de la passion exclusive de sa mère pour Agamemnon :

mon fils m'a dénoncée au poste de police : mais mon fils, c'est encore son fantôme, c'est son spectre de chair (p. 189).

Le sacrifice d'Iphigénie, accepté, comme on sait, par Agamemnon pour permettre le départ de la flotte grecque vers Troie, est évoqué de manière allusive, ce qui à la fois supprime la distance entre le mythe et nous – la notion de sacrifice rituel étant trop éloignée de nos conceptions –, et minimise la responsabilité d'Agamemnon en nous faisant passer de l'épique au bourgeois :

Je l'ai laissé sacrifier l'avenir de nos enfants à ses ambitions d'homme : je n'ai même pas pleuré quand ma fille en est morte (p.176).^[5]

mythe d'Electre, Paris, 1971, 400 p. et sur la pièce de Marguerite Yourcenar, F. BONALI-FIQUET, "Destin et liberté dans *Electre ou la Chute des masques* de Marguerite Yourcenar", *Bulletin de la Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes*, n° 7, nov. 1990, pp. 99-108.

Les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar

Dans les pièces antiques, le meurtre d'Iphigénie est un grief très important de Clytemnestre contre Agamemnon ^[6], même si là n'est pas l'essentiel, comme le reconnaît Clytemnestre dans l'*Electre* d'Euripide :

Je ressentis l'outrage, certes ; mais cependant mon cœur ne devint pas féroce, et je n'aurais pas tué pour cela mon époux ^[7].

Marguerite Yourcenar va bien au-delà car désormais l'amour absolu de Clytemnestre pour Agamemnon lui fait négliger la disparition d'Iphigénie. Il ne faudrait pas pour autant exagérer les sentiments maternels du personnage antique : ce qu'elle déplore dans la mort d'Iphigénie ce n'est pas tant le sort malheureux de sa fille que le tort qu'elle, sa mère, a subi dans cette perte ^[8]. Clytemnestre, dans le théâtre grec ne se dit mère que lorsqu'il s'agit de défendre ses droits de mère outragés par son époux ; dans *Feux*, au contraire, elle ne se sent mère qu'autant qu'elle peut ainsi témoigner sa passion à Agamemnon.

D'*Electre*, il n'est pas question dans *Feux*, comme si Clytemnestre n'avait jamais eu que deux enfants, une fille sacrifiée et un fils qui a dénoncé sa mère aux autorités. Nulle place ici pour une figure d'envergure autre que Clytemnestre, nulle place pour la vengeance de la fille quand les pleins feux sont concentrés sur la mère amoureuse. Il n'y aura donc pas de débat de justification entre Clytemnestre et *Electre*, comme chez Sophocle et Euripide ^[9] ou comme dans *Electre ou la Chute des masques* et il

[5] Dans *Electre ou la Chute des masques*, *Théâtre II*, p. 31, le sacrifice d'Iphigénie est évoqué avec un décalage encore plus grand par rapport au mythe, par *Electre*, qui entend disculper Agamemnon : "C'est parce que mon père avait maltraité sa fille aînée que ma mère a pris un amant, puis un couteau..."

[6] Cf. *infra*.

[7] V. 1030-1031. Nous donnerons dans cette étude pour l'*Electre* d'Euripide la traduction de L. Parmentier, *Les Belles Lettres*.

[8] Cf. l'analyse de R. AELION, *op. cit.*, pp. 279 sq. Sur le sacrifice d'Iphigénie, cf. aussi F. JOUAN, *Euripide et les légendes des Chants Cypriens*, Paris, 1966, pp.259-298.

[9] G. RONNET, *Sophocle, poète tragique*, Paris, 1969, p. 210 note que l'affrontement entre Clytemnestre et *Electre* qu'on a chez Sophocle et Euripide

n'y aura pas de confrontation avec Oreste comme chez Sophocle et, surtout, chez Eschyle. Le thème du parricide est totalement évacué puisque le fils a livré sa mère à la justice de son pays au lieu de faire justice lui-même : la meurtrière est menacée désormais du couteau légal de la guillotine.

Ainsi l'image qui est donnée d'emblée de Clytemnestre est celle d'une accusée, point de convergence de tous les regards dans un tribunal qui a la forme d'un théâtre ou même – n'était le sérieux du public-juge – d'un amphithéâtre car l'accusée sait qu'elle sera obligatoirement condamnée par les hommes :

J'ai devant moi d'innombrables orbites d'yeux, des lignes circulaires de mains posées sur les genoux, de pieds nus posés sur la pierre, de pupilles fixes d'où coule le regard, de bouches closes où le silence mûrit un jugement. J'ai devant moi des assises de pierre. (p. 173)

Voilà Clytemnestre devant une sorte de tribunal intemporel, celui des lecteurs, qui, par un procédé de mise en abyme, font figure de juges spectateurs de la confession de Clytemnestre – ce qui semble cautionner une transposition scénique du texte...

Dans *Electre ou la Chute des masques*, Clytemnestre, à la différence de *Feux*, prend véritablement figure de mère. Elle est d'abord et avant tout la mère d'Oreste, fruit de ses amours avec Egisthe : c'est précisément parce qu'Electre a privé Clytemnestre de son fils en l'envoyant au loin que celle-ci justifie la mesure prise par Egisthe de marier la récalcitrante à un jardinier et qu'elle lui adresse des reproches : "Rien ne t'autorisait à m'enlever mon enfant" ^[10]. Quand Electre, sarcastique, lui lance : "C'est bien la première fois que tu fais preuve d'un cœur de mère" (p. 57), elle révèle qu'elle n'a pas du tout compris Clytemnestre. Celle-ci s'accuse même d'un excès d'amour pour Oreste, qui l'a conduite à négliger par trop Electre :

n'a pas son équivalent dans *Les Choéphores*.

[10] P. 57. Nos références à *Electre ou la Chute des masques* sont faites d'après l'édition Gallimard, Paris, 1971.

Les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar

Si je t'avais serrée contre moi, si je t'avais appris à faire confiance à ta mère, tu n'aurais pas pris en grandissant cette figure de louve. Mais j'ai aimé Oreste de cet amour fort et niais, maladroit et fou, qui fait que les pleurs d'un enfant sont une musique et qu'on ne sent pas l'odeur des langes (p. 57) ^[11].

On verra aussi que c'est pour sauver Oreste, l'enfant illégitime, qu'elle a tué Agamemnon. Cette immense tendresse pour son fils est confirmée par Egisthe :

Tu ne sauras jamais, Electre, de quel amour ta mère aimait ce fils que tu avais si bien réussi à lui ôter (p. 68).

Au moment où elle arrive dans la demeure du jardinier, Clytemnestre étend aussi son affection à sa fille malgré ce que celle-ci a pu lui infliger comme souffrances morales. Les premières paroles qu'elle prononce sont pour la plaindre : "Ma fille, ma fille Electre...", "Ma pauvre Electre !" (p. 56), et il n'y a pas là duplicité comme chez celle qui l'appelle "Maman..." pour mieux endormir sa méfiance. Elle s'enquiert ensuite des appréhensions de la future parturiente, tenant son rôle de mère, et Egisthe la présentera même comme "tout heureuse, jouant à la grand-mère qui prépare l'arrivée de son premier petit-fils" (p. 66). Dans le théâtre antique, Clytemnestre est, au contraire, loin d'une telle humanité. Quand elle se présente comme mère, elle joue un rôle de composition, qu'il s'agisse de ses rapports avec Oreste ou avec Electre ^[12].

[11] Cette sollicitude de Clytemnestre pour Oreste n'est pas sans rappeler celle qui est manifestée dans *Les Choéphores*, où, comme ici, il est question de cris et de langes sales (v. 749-757), mais alors c'est la Nourrice qui parle...

[12] Nous ne parlons pas ici, bien sûr, d'*Iphigénie à Aulis*. Dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, c'est elle-même qui a envoyé Oreste en Phocide chez Strophios sous le prétexte de le préserver en cas de danger (v. 880 sq.), en réalité pour avoir le champ libre avec Egisthe (cf. R. Aéliou, *op. cit.*, p. 277 : il y a peut-être même dans l'*Agamemnon* des allusions à la volonté de Clytemnestre de perdre Oreste, mais elles sont "voilées et obscures"). Dans l'*Electre* d'Euripide, Egisthe après le meurtre d'Agamemnon a voulu tuer Oreste, mais l'enfant a été sauvé par un vieillard qui l'a confié à Strophios (v. 16-18) et Clytemnestre laisse Egisthe mettre à prix la tête de son fils. Chez Sophocle, les assassins d'Agamemnon voulaient en finir avec Oreste et l'enfant n'a dû son salut qu'à sa sœur, qui l'a confié au Précepteur (v. 11-14). Si Clytemnestre se lamente à l'annonce (fallacieuse) de la mort d'Oreste, c'est pure hypocrisie (Eschyle,

Il y a chez Sophocle, comme chez Euripide, une scène de confrontation entre la mère et la fille ^[13]. C'est d'ailleurs la Clytemnestre de Sophocle qui se montre la plus inhumaine envers sa fille, à qui elle inflige de mauvais traitements au point de mériter d'être nommée par Electre : "cette mère, indigne d'être mère" (*Electre*, v. 1154) ^[14]. Certes Clytemnestre, dans la pièce d'Euripide, sauve Electre ; en effet Egisthe, craignant qu'Electre n'eût une descendance noble, a pensé à la tuer elle aussi ; devant les réticences de Clytemnestre, il imagine alors de marier la jeune fille au Laboureur (v. 25-36) ; mais Clytemnestre n'agit pas par amour maternel ; c'est la crainte de l'opinion ou plutôt de l'hostilité des dieux qui la pousse ^[15]. Alors que la critique a souvent eu une attitude favorable à la Clytemnestre d'Euripide, présentée dans la scène de confrontation avec Electre comme une mère touchée par les remords, nous sommes plutôt enclin à suivre l'analyse de Rachel Aéliou, qui met en lumière la duplicité du personnage ^[16] : il y a volonté d'humilier sa fille en venant la visiter dans un luxe éblouissant et si elle se fait moins dure au cours du dialogue ^[17], c'est par peur de la condamnation à mort qu'a prononcée contre elle Electre :

Si la justice veut qu'on rende meurtre pour meurtre, c'est par ta mort que ton fils Oreste et moi devons venger notre père (v. 1093-1095).

Choéphores, v. 691 sq.) ; d'ailleurs, la Nourrice qui a "reçu sortant de sa mère et nourri jusqu'au bout" (v. 750) Oreste, en souligne l'hypocrisie. (Les traductions que nous donnons d'Eschyle sont de P. Mazon, *Les Belles Lettres*). Cf. R. AELION, *op.cit.*, p. 278 : "il n'est même pas nécessaire de supposer que Clytemnestre, bien qu'elle soit soulagée d'apprendre la mort d'Oreste, sent malgré tout se réveiller son instinct maternel et éprouve du chagrin". Si à l'annonce de la mort d'Oreste par le Précepteur, Clytemnestre ne laisse pas éclater une joie totale chez Sophocle (v. 767 sq.), elle n'en accable pas moins son fils d'accusations en guise d'éloge funèbre. Selon K. REINHARDT, *Sophocle*, Paris, 1971, p. 203 : "Les sentiments divers, celui de la mère pour son fils mort, celui de la criminelle délivrée de son angoisse, entrent en conflit, jusqu'au moment où l'emportera sur tout le reste le triomphe remporté sur l'ennemie". Pour J. R. MARCH, *The creative poet*, Londres, 1987, p. 100, le sentiment d'affection maternelle qui point aux v. 766 sq. dans l'*Electre* de Sophocle, disparaît bien vite. De même si, au moment où son fils s'apprête à la

Les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar

Dans son *Electre*, Marguerite Yourcenar utilise cette scène d'Euripide – on retrouve en effet des paroles de sollicitude pour Electre et des regrets qui renvoient, de manière formelle, au tragique grec –, mais elle fait de son personnage un être sans hypocrisie, une femme sincèrement mère. L'instinct maternel, absent dans *Feux* comme dans le théâtre antique mais pour d'autres raisons, est donc un des traits essentiels de la personnalité de Clytemnestre dans *Electre ou la Chute des masques*, même s'il la conduit davantage vers Oreste : c'est qu'elle fut aussi l'amante d'Egisthe.

L'amante

Mauvaise mère, mauvaise épouse, sacrifiant enfants et mari à sa passion pour son amant et à son caractère dominateur^[18], telle est la Clytemnestre du théâtre grec^[19]. Chez Marguerite Yourcenar l'amante n'efface ni la mère ni l'épouse.

Il faut reconnaître que dans *Feux* elle est fort peu amante de son amant. Egisthe apparaît comme un être fragile. Certes l'Egisthe antique est souvent présenté comme un lâche, s'abandonnant à des accès de violence quand il se sait en position de force, et est assimilé à une femme^[20], sauf chez Sophocle, où il n'est ni faible ni efféminé^[21]. Mais *Feux* nous le montre dans une situation d'infériorité bien plus grande encore par rapport à

tuer, elle montre le sein maternel pour faire appel à quelque sentiment filial, ce n'est que faux-fuyant pour échapper à la mort.(*Choéphores*, v. 896-898. Euripide, *Electre*, v. 1206 sq.. Chez Sophocle, où Clytemnestre ne dévoile pas son sein, elle n'en appelle pas moins à la pitié de son fils (v. 1410-1411). (Sur le dévoilement du sein dans l'*Orestie*, cf. N. LORAUX, "Matrem nudam : quelques versions grecques", *L'écrit du temps*, 11, 1986, pp. 90-102). L'attitude de Clytemnestre vis-à-vis de sa fille dans le théâtre antique est tout aussi dure qu'envers Oreste.)

[13] Sophocle, *Electre*, v. 516-633 ; Euripide, *Electre*, v. 998-1146. Nous ne pouvons ici comparer dans le détail ces scènes d'affrontement avec celle qui oppose la mère et la fille dans *Electre ou la Chute des masques* : chez Sophocle, c'est Clytemnestre qui commence sur un ton violent, que sa fille, d'abord un peu plus mesurée, va également atteindre, la tension entre les deux femmes allant jusqu'à l'insulte.

[14] Nous donnons l'*Electre* de Sophocle dans la traduction de P. Mazon, *Les Belles*

Clytemnestre, qui le domine entièrement, le plaint parfois et le plus souvent le méprise. La différence d'âge entre les deux amants, la passion toujours plus vive de Clytemnestre pour Agamemnon, comme l'absence de personnalité d'Egisthe, font de celui-ci une sorte de perpétuel enfant. Au retour d'Agamemnon, son attitude est tout à fait puérite : "Egisthe pleurait dans mon lit, effrayé comme un enfant coupable qui sent venir les punitions du père" (p.182) et il se montre totalement incapable d'aider efficacement Clytemnestre lors du meurtre. Mais les relations mêmes que Clytemnestre a nouées avec lui le maintiennent dans un état d'enfance, car elles constituent comme une forme fantasmée d'inceste, où la sexualité resterait innocente ; un rapprochement en effet est établi avec les amours enfantines :

il me ramenait à l'époque des baisers échangés dans les bois avec les cousins au temps des grandes vacances. Je le regardais moins comme un amant que comme un enfant que m'aurait fait l'absence (p. 179).

La Clytemnestre d'Euripide se justifiait par la perte d'Iphigénie et par la place qu'Agamemnon réservait à Cassandre, et Electre avait beau jeu de souligner que sa mère dès le départ de l'armée grecque pour Troie était trop coquette pour avoir des intentions honnêtes^[22]. Dans *Feux*, Clytemnestre sait que son mari la trompe avec "des femmes asiatiques" ou avec "l'ignoble Argynne" (p. 179), mais plus que par jalousie, c'est pour déjouer l'absence, n'étant

Lettres. J. de ROMILLY, *L'évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide*, Paris, 1961, p. 116 insiste sur la dureté de la Clytemnestre de Sophocle ; A.MACHIN, *Cohérence et continuité dans le théâtre de Sophocle*, Haute-Ville, 1981, pp. 208-209, analyse la progression qui, dans l'*Electre* de Sophocle, met sous une lumière de plus en plus nette les mauvais traitements infligés par Clytemnestre à Electre.

[15] Euripide, *Electre*, v. 29-30. Cf. R. AELION, *op.cit.*, p. 304.

[16] *Op. cit.*, pp. 303-311.

[17] "Je veux te pardonner, ma fille, car je n'ai pas tant lieu de me réjouir de ma conduite. — Mais toi, tu restes ainsi privée de bain et misérablement vêtue, alors que tu relèves à peine de tes couches ! Hélas ! malheureuse, quels projets j'ai conçus ! Combien ma colère contre mon époux m'a entraînée plus loin qu'il ne fallait !" (v. 1105-1110).

[18] Il conviendrait, bien sûr, d'apporter quelques nuances. En outre, l'image de

Les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar

plus, privée de son dieu, qu' "une grande maison vide" ^[23] et par mimétisme qu'elle prend un amant. L'aspect viril de la Clytemnestre antique se trouve ainsi récupéré ^[24] : elle remplace Agamemnon dans la gestion des affaires courantes : "Je me substituais peu à peu à l'homme qui me manquait et dont j'étais hantée" (pp. 178-179), mais encore elle adopte un point de vue d'homme en matière amoureuse : "Je finissais par regarder du même œil que lui le cou blanc des servantes" (p. 179). Plus encore que pour la Clytemnestre d'*Electre ou la Chute des masques* on peut parler ici de virilisation ^[25]. Tout en demeurant femme et mère – puisqu'elle considère Egisthe comme son enfant –, en faisant de lui son amant, elle a un comportement de type homosexuel, comme le suggèrent la comparaison avec Agamemnon et la référence à Argynne, jeune Béotien dont s'éprit le chef de l'armée grecque ^[26]. On assiste donc à une sorte de brouillage des sexes ; Carminella Biondi a d'ailleurs parlé à propos des personnages de *Feux*, de la "surimpression des sexes" ^[27]. Mais à travers Egisthe, c'est toujours Agamemnon qui est aimé :

Et l'adultère n'est souvent qu'une forme désespérée de la fidélité. Si j'ai trompé quelqu'un, c'est sûrement ce pauvre Egisthe (pp. 179-180).

Egisthe est tenu pour quantité négligeable : il est son "misérable amant" (p. 173) et elle était prête à l'éliminer si elle avait pu de nouveau plaire à son époux (p. 181).

Clytemnestre n'a pas toujours été ainsi : dans l'*Odyssee* elle est "une femme séduite, devenue la complice plus ou moins passive de son séducteur ; Stésichore et Pindare montrèrent une mère dont le désir de vengeance, autant que la passion adultère, avait fait "une femme impitoyable" : R. AELION, *op. cit.*, p. 269. Pour une analyse de la légende de Clytemnestre d'Homère à Eschyle et à Sophocle, on consultera la savante étude de J. R. MARCH, *The creative poet*, Londres, 1987, pp. 81-118.

[19] Egisthe n'est pas pour elle, dans la trilogie d'Eschyle, un simple instrument de vengeance qui lui permet d'asseoir son autorité sur Argos, c'est aussi un être aimé longtemps encore après le crime, comme en témoignent les lamentations de Clytemnestre à l'annonce de la mort de son complice (*Choéphores*, v. 893). Ces rapports suscitent le dédain de l'Electre de Sophocle, pour qui Egisthe est "celui qui partage la couche" de Clytemnestre (*Electre*, v. 97 ; cf. aussi v. 271) ; elle s'indigne aussi de ce que Clytemnestre ait des enfants avec Egisthe (v.585sq.), comme l'Electre d'Euripide (v. 62-63).

Egisthe n'est dans *Feux* qu'une pâle figure destinée à faire ressortir l'amour unique et absolu de Clytemnestre pour Agamemnon, amour vite devenu univoque ; dans *Electre ou la Chute des masques*, en revanche, le couple formé par les deux amants devenus époux est l'image même d'une passion partagée qui a su conserver une forme d'amour sous la durée.

C'est son amour pour Egisthe – avec la naissance d'Oreste – qui est la cause du meurtre d'Agamemnon. Clytemnestre expose à sa fille, par des images fortes, la toute-puissance de la passion :

Ce que tu dis serait vrai si on y voyait clair à ces moments où le cœur tremble, noyé de délices, comme un nénuphar sur une mare agitée par la brise, où le présent est plus fort que l'avenir parce qu'il est plus doux que le passé. Les femmes pleurent les yeux ouverts, ma fille, mais elles jouissent les yeux fermés. (pp. 57-58)

Egisthe évoque avec attendrissement ses premiers rendez-vous avec Clytemnestre, leur cadre, les prétextes qu'ils trouvaient pour se libérer. La naissance de cette passion apparaît selon lui comme inévitable et totalement innocente, avec la complicité de la nature :

L'image d'une jeune femme délaissée rencontrant un cousin du mari sur une plage déserte, par un sec et pur jour d'été, le rendez-vous dans les bois où les branches font autour du couple la nuit ou

[20] Cf. sa violence contre le Coryphée à la fin d'*Agamemnon* ; cf. la façon dont il traite le tombeau d'Agamemnon, insultant Oreste qu'il sait absent (Euripide, *Electre*, v. 326 sq.). Comparaison avec une femme : *Choéphores*, v. 305, 1625sq.; Euripide, *Electre*, v. 930 sq. ; v. 948-949. Pour R. AELION, *op. cit.*, p.310, il y a des traits qui rappellent dans l'Egisthe d'Euripide "le caractère efféminé de l'Egisthe eschyléen, mais il semble, ici, que sa subordination à sa femme vienne de ce qu'il a fait "un mariage brillant et supérieur à son rang", autant, sinon plus, que de leurs caractères respectifs".

[21] Dans l'*Electre* de Sophocle, Clytemnestre a besoin de s'appuyer sur l'autorité d'Egisthe : elle menace sa fille d'une punition "sitôt qu'Egisthe sera là" (v.627);

c'est Egisthe qu'elle appelle au secours quand elle est attaquée par Oreste (v.1408).

[22] Euripide, *Electre*, v. 1018 sq. ; 1069-1073.

[23] Hadrien, miné par la maladie qui lui impose des renoncements, compare de

Les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar

le crépuscule, la bien-aimée qui cède, comme au sommeil, au bord d'une fontaine. (p. 72) ^[28]

L'appel des sens est très important pour les amants abritant leur amour dans "la guérite de la cour" ou "la chambre à linge" (pp.59-60). C'est d'abord une passion absolue dans laquelle Clytemnestre trouve l'épanouissement de sa féminité :

Il était tout ce que la vie m'offrait pour tout compenser. Il expliquait tout : qu'on puisse aimer l'amour, vouloir un enfant, risquer tout ce qu'on a pour vivre ou mourir ensemble. (p. 58)

En fait elle porte à Egisthe des sentiments que dans *Feux* elle garde pour Agamemnon. Cet amour extrême va se transformer, dans la pièce, en un amour paisible laissant, avec l'accord tacite d'un mari sagement complaisant, une place à quelques aventures pour "se prouver qu'on est toujours belle, et qu'Egisthe a toujours raison de nous aimer" (p. 58).

Clytemnestre, dans *Electre ou la Chute des masques*, se révèle comme un personnage profondément humain, plus encore que dans *Feux*, où sa situation de victime de la passion lui attire aussi une certaine sympathie^[29]. Dans la pièce, amante devenue épouse, elle est passée de l'amour fou à une tendresse indulgente, tandis que la Clytemnestre de *Feux* a voulu vivre constamment une passion absolue avec Agamemnon : l'une a su évoluer au fil du temps, l'autre a voulu fixer l'amour en un perpétuel paroxysme et semble

même "certaines portions de [sa] vie" "aux salles dégarnies d'un palais trop vaste, qu'un propriétaire, appauvri renonce à occuper tout entier" (*Mémoires d'Hadrien*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1977, p. 13).

[24] On trouve ces traits en particulier chez Eschyle : "Clytemnestre est la femme virile qui assume des fonctions d'homme" : A. MOREAU, *Eschyle peintre de la violence et du chaos*, Lille, 1981, p. 42.

[25] Dans son "Avant-propos" à *Electre ou la Chute des masques*, p. 21, Marguerite Yourcenar écrit que "la mère et la fille appartiennent à ce groupe de femmes qui cherchent dans l'amour des satisfactions masculines, mais les cherchent avec l'homme". P. BRUNEL, "Electre ou la Chute des masques de Marguerite Yourcenar", *Actes du colloque international "Marguerite Yourcenar"*, Valencia 1984, Valencia, 1986, pp. 33-34, évoque la virilisation de Clytemnestre dans la pièce tout en reconnaissant qu'elle est pleinement femme.

[26] Selon Properce, *Élégies* III, 7, v. 21-24, c'est la douleur d'Agamemnon à la suite

ainsi vouée au recommencement d'un perpétuel échec, comme le suggère l'étude de ses rapports avec Agamemnon.

L'épouse

L'originalité essentielle de "Clytemnestre ou le Crime" consiste à avoir métamorphosé la mauvaise épouse du mythe en une amante absolue d'un mari assassiné par amour, le meurtre d'Agamemnon devenant un crime passionnel dont la victime est le seul être véritablement aimé par Clytemnestre.

Devant le tribunal de *Feux*, elle va, dans une sorte de condensé dramatique, nous livrer la substance de toute une vie en exposant ses motivations :

Et dans ce court espace, il faut encore que non seulement mes actes, mais aussi leurs motifs explosent en pleine lumière, eux qui pour s'affirmer ont demandé quarante ans (p. 174).

Clytemnestre semble absolument dépendante de l'être aimé, comme si elle ne pouvait exister qu'en fonction de celui-ci : c'est lui seul qui donne son sens à sa vie. Sa destinée d'enfant et de jeune fille avait ce seul but, chercher "dans la foule des vivants cet être nécessaire à [ses] délices futures" (p. 175), toute cette période de son existence n'étant qu'une longue attente. Toute son éducation sert à la préparer à cet amour unique, qui tire son origine du

de la mort d'Argynne qui est à l'origine du retard que prit Agamemnon à donner l'ordre de lever l'ancre à la flotte grecque, retard qui eut pour conséquence le sacrifice d'Iphigénie. Ainsi il y aurait dans *Feux* une deuxième allusion à la mort d'Iphigénie, l'adjectif "ignoble" étant justifié par les suites funestes de ces relations, ce qui conduirait à nuancer l'absence de grief que Clytemnestre a montrée plus haut envers Agamemnon pour la perte de sa fille, à moins que la réprobation ne porte seulement sur la nature de ces relations, l'épouse discréditant un rival masculin.

[27] "Neuf mythes pour une passion", *Bulletin de la Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes*, n° 5, nov. 1989, p. 28.

[28] C'est nous qui soulignons. On retrouvera la présence d'une fontaine lors de la rencontre d'Hadrien avec Antinoüs à Nicomédie.

[29] Clytemnestre, comme le remarquent C.F. et E.R. FARRELL, "Clytemnestra's point of view", *Papers presented at Meetings of F.L.A.A.R. 1979-1980*, 1981,

Les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar

tréfonds de sa personnalité et par-delà relève d'un lointain atavisme :

Mes parents me l'ont choisi : et même enlevée par lui à l'insu de ma famille, j'eusse encore obéi au vœu de mes père et mère, puisque nos goûts viennent d'eux, et que l'homme que nous aimons est toujours celui qu'ont rêvé nos aïeules (pp. 175-176).

L'individu est donc pris dans une chaîne familiale qui enserme sa liberté dans les limites du déterminisme génétique, nouvelle image de la fatalité. C'est de la nuit des temps que proviennent son amour et son destin : on voit que dès l'époque de *Feux* l'autobiographique implique une sorte d'archéologie familiale.

Clytemnestre, qui se compare volontiers à un fruit destiné au seul plaisir d'Agamemnon (p. 176), est remplie d'abnégation devant lui. Avant d'être pour ses enfants dans *Electre ou la Chute des masques* un dieu vénéré, craint et haï à la fois, il est dans *Feux* pour son épouse un "dieu" (p. 176), c'est-à-dire, le seul être qui compte au monde ; "sa poitrine d'or" (p. 177) ^[30], avatar de la toreutique mycénienne et du fameux masque d'or du Musée national d'Athènes, dit combien il est pour Clytemnestre une idole, au culte de laquelle elle se donne entièrement pour reconstituer sa substance vitale, souffrant dans sa cuisine pour le bonheur de celui qu'elle aime. Elle accepte pleinement tâches culinaires, procréation, et même, nous l'avons vu, sacrifice d'Iphigénie, comme des éléments de ce culte à l'homme. Elle reconnaît d'ailleurs que cet homme a pour territoire l'ailleurs, l'espace des activités viriles de la chasse et de la guerre, contrairement à l'image de la Clytemnestre du mythe grec qu'on accusait de vouloir exercer le pouvoir d'un homme. Si elle fait l'homme, ce sera – comme nous l'avons dit – par désir de l'absent. Elle accepte même, et l'utilisation d'une maxime montre qu'elle voit là une loi de la vie, que l'aimé ne réduise pas l'univers aux dimensions du seul amour :

p.129, est d'abord une victime.

[30] Phèdre, dans *Qui n'a pas son Minotaure ?*, *Théâtre II*, p. 196, imagine l'être aimé aussi avec une "poitrine dorée", symbole de la beauté physique et des fonctions guerrières, quand elle évoque ce que pourrait être pour elle l'amour absolu.

Mais les hommes ne sont pas faits pour passer toute leur vie à se chauffer les mains au feu d'un même foyer. (p. 177)

Elle prendra certes un amant, mais nous savons que c'est avant tout par passion pour Agamemnon, dont les amours orientales la rendent jalouse au point qu'elle souhaiterait être veuve pour avoir la certitude "au moins qu'e [son] homme couchait seul" (p. 178),

pensée qui, liant intimement Eros et Thanatos, anticipe sur sa résolution finale.^[31]

Examinons quels sont ses sentiments au retour de son époux et comment elle est conduite à le tuer, en comparant ses motivations à celles du personnage du théâtre grec. *Feux* met d'ailleurs l'accent sur le retour du roi et son assassinat, qui occupent environ la moitié du texte.

Clytemnestre attend avec une sorte de frénésie l'arrivée de son époux, qu'elle guette, non par crainte, mais poussée par le désir des retrouvailles, Egisthe n'étant qu'un pâle palliatif. C'est pourquoi, alors que dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, c'est le Veilleur qui la prévient de la chute de Troie, ici, elle monte elle-même à la tour du guetteur (p. 180). Ce qui, chez Eschyle, était simple chaîne de signaux lumineux destinés à transmettre une nouvelle (v. 30 ; v. 281 sq.) devient une sorte d'embrasement général, l'incendie de Troie ayant d'hyperboliques retombées jusqu'à Mycènes et les fanaux des vigies devenant des "feux de joie" par toute la Grèce^[32] : c'est la passion de Clytemnestre qui trouve ainsi à s'extérioriser dans un flamboiement universel. Elle n'a d'yeux que pour son dieu qu'elle devine "chamarré d'or" (p. 180) quelque part sur la mer ; et est toute tendue vers son arrivée au point de vouloir se

[31] On peut sans doute trouver une source de la jalousie de la Clytemnestre de *Feux* pour les "femmes asiatiques" (p. 179) dans les v. 1438-1439 de l'*Agamemnon* où elle nomme son époux "les délices des Chrysis sous Ilion".

[32] Des sommets cités par Clytemnestre dans *Agamemnon* (v. 281 sq.), ne subsiste que le mont Athos, Marguerite Yourcenar ajoutant "l'Olympe, le Pinde et l'Erymanthe" ; est-ce parce que ces noms sont plus connus, mais alors pourquoi avoir omis le Cithéron (v. 298) ?